

La Patrie suisse

La Patrie suisse

Disponible

Titre

La Patrie suisse

Numérotation

Année 1, no 1(4 octobre 1893) - année 69, no 20(19 mai 1962)

Editeur

Genève : La patrie suisse

Date

1893-1962

Collation

29 cm [puis] 31 cm

Sujet RERO

[Suisse](#)

Sujet RERO - forme

[\[Périodiques\]](#)

Publication en relation

Absorbé par: La femme d'aujourd'hui, qui devient pendant un certain temps: La femme d'aujourd'hui et patrie suisse actualité - A pour suppl. de 1929 à 1932: La petite patrie suisse.

Autre suppl. de 1935 à 1962: Le mois théâtral

A pour supplément

[Petite patrie suisse](#) - [Mois théâtral](#)

Note

Porte, jusqu'en 1931, le sous-titre : journal illustré

No RERO

0448780

Titre suivant

[Femme d'aujourd'hui : journal de mode](#)

Articles/Numéros de cette revue

[Patrie suisse](#)

LaPatrie suisse

Version du: 04.01.2011

Auteure/Auteur: La rédaction

Revue illustrée dont le premier numéro sortit de presse le 4 octobre 1893 à Genève; bimensuelle jusqu'en 1927, puis hebdomadaire, elle fut imprimée entre autres par [Atar](#) et éditée notamment par l'Américain George W. Brooke (1861-1939) et le journaliste jurassien Paul Wisard (1870-1911). Revue politiquement et confessionnellement neutre, *La Patrie suisse* se consacrait presque exclusivement aux sujets nationaux, mettant l'accent sur la politique intérieure, l'armée, la nature, le sport (alpinisme, sports d'hiver, aviation), les fêtes patriotiques, les Suisses à l'étranger ou les arts. La revue

offrait aussi ses colonnes à des écrivains (après 1932, on y lut notamment Léon Savary ou Emmanuel Buenzod). L'abondance de l'illustration, les nécrologies en font une source intéressante. En 1927, la revue augmenta son format et son nombre de pages, douze à l'origine. La concurrence de nouveaux illustrés traitant de l'actualité internationale fit baisser le nombre des abonnés. En 1930, *La Patrie suisse* fut achetée par Gottlieb Meyer, ce qui la sauva pour quelques décennies. Elle fut absorbée en mai 1962 par *La Femme d'aujourd'hui*, journal également publié par les éditions Meyer.

On ne sait trop si la Patrie suisse a pénétré en son temps la Vallée de Joux. Toujours est-il qu'il est plus certain qu'un hebdomadaire tel que l'Illustré, dès sa parution en 1921, aura pris la relève, car touchant à des sujets plus larges et moins ciblés.

La Patrie suisse fut pourtant une excellente revue qui se positionne en tête par la qualité de ses illustrations, surtout dans l'excellence de ses reproductions dans le journal. Celui-ci reste ainsi une source iconographie d'excellence.

Les reportages sur la Vallée de Joux, sur les glaciers en particulier, sont de vrais documents.

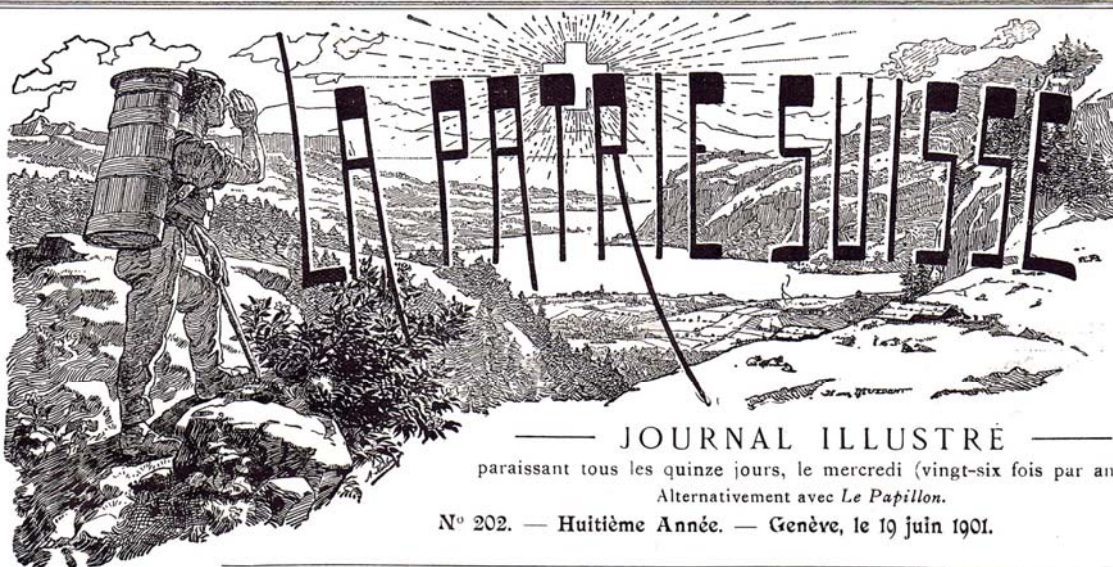
Un reportage sur le vacherin demeure aussi une bonne source pour quant à l'histoire de ce fromage.

La Patrie suisse a aussi, d'autre part, en ses premières années, été la première publication connue à révéler l'usage du ski dans notre région. Cela dès 1899. Rien qu'à ce titre cet hebdomadaire se révèle précieux.

On aura lu plus haut que la Patrie suisse sera absorbée par la Femme d'aujourd'hui en 1962. Ce ne fut plus du tout la même ambiance. C'était même la mort clinique de cet hebdomadaire qui dut céder la place pour différentes raisons, son titre un peu trop patriotique en ces années soixante de grande ouverture n'y étant sans doute pas étranger.

La Patrie suisse, dès les débuts, avait su offrir des reliures annuelles superbes. On ne sait si un tel luxe avait pu se poursuivre longtemps. Une collection complète de ce journal sous cette forme, serait du plus haut intérêt.

On verra que sur la fin, la Patrie suisse avait proposé du Hergé, par la présence de Popol et Virginie. Cette bande primesautière, un peu enfantine, fut toujours décriée par les exégètes. Elle ne manque pourtant pas de charme, elle reste d'une lisibilité totale, ceci selon les critères de Hergé, elle porte un message, et surtout elle marche ronflant la caisse ! Relisons-la donc, cette fois-ci sous forme d'album, avec grand plaisir. Elle prouve aussi que l'Echo Illustré de sa dernière époque, tendait une ouverture vers l'enfance, hélas, sans que cela ne puisse reculer l'instant fatidique où, par manque désormais d'un public encore suffisamment nombreux, elle dut mettre la clé sous le paillason.



Hans SANDREUTER

PEINTRE 1850-1901

L'an dernier, celui qui écrit ces lignes s'adressa au regretté peintre pour lui demander un autographe destiné au *Noël suisse*. Il répondit très aimablement par l'envoi des quelques lignes que nous reproduisons ici et qui peuvent se traduire ainsi : « Un peintre ne doit parler que par ses œuvres. Pour ceux qui le comprennent, il n'est pas besoin d'autre éloquence. »

Hans Sandreuter naquit à Bâle le 11 mai 1850 et y fit ses classes au gymnase réal. Après un séjour à Orbe, chez le vétérinaire Combe qui fit beaucoup pour son développement artistique — il était peintre amateur — il revient à Bâle et se fait lithographe. Il pratique ce métier à Würzburg, Vérone et Naples. En 1873 il se décide pour la carrière artistique, part pour l'académie de Munich, puis pour Florence où il devient l'élève préféré d'Arnold Böcklin, enfin pour Paris. Son talent s'affermait constamment et sa réputation s'étendit vite au-delà de nos frontières. Il est mort à Riehen, près Bâle, le



*Ein Maler soll nur durch seine
Bilder sprechen, für diejenigen,
welche sie verstehen, braucht
es keine weitere Bredamkeit*

Hans Sandreuter

samedi 1^{er} juin à midi, et le mardi 4 juin, une centaine d'amis, des peintres et des membres de la Commission fédérale des Beaux Arts, le conduisaient à sa dernière demeure dans le petit cimetière de cette commune.

Tout récemment, quelques jours avant sa mort, on a appris qu'il avait eu une médaille d'or à l'Exposition nationale des Beaux-Arts de Dresde et que sa toile « Paysage aux environs de Bâle », avait été achetée pour la Galerie royale de cette ville.

Sandreuter a signé d'admirables paysages et des toiles de genre, entre autres la « Fontaine de Jouvence » qui est un des ornements du musée de Bâle.

Un correspondant de la *Gazette de Lausanne* nous a donné de curieux détails sur une visite qu'il faisait au peintre à Riehen sept semaines avant sa mort :

C'était à la « Morhalde », ce home qu'il s'était fait construire il y a quelques années en dehors du village, dans la verdure et dans le calme, et dont l'original aménagement intérieur témoignait de l'artiste merveilleuse-

ment doué en tous sens : les ornements des murs dans le vestibule, les hautes boiseries des pièces et les plafonds à masques comiques sculptés et peints de sa



GENÈVE QUI DISPARAIT

Vieilles maisons de la rue de Rive, façade postérieure, mises à jour par la démolition de la rue du Prince et de la rue des Boucheries.

Photographie de M. V. Duparc fils, Genève.

ce, puis venait la maison appartenant à la même époque à un certain Pierre Vieux; c'est celle dont la tourelle n'existe plus que partiellement; elle a été rognée à partir du troisième étage, probablement au XVIII^e siècle. En supposant toujours le lecteur placé dans la rue des Boucheries, c'est donc le second édifice à gauche après les maisons neuves qu'il a devant les yeux. Avec le troisième, nous retrouvons quelque luxe; la tourelle de brique a bonne apparence; mais celle du dernier bâtiment, sur la rue du Prince, est plus intéressante, surtout à cause de la porte ornée d'une charmante accolade triflée. Ces deux derniers immeubles appartenaient, au temps de M. de Nice, à Aymon de Versonex, et à François Crochon. Crochon fut syndic en 1461 et 1472; quant à Versonex, fils du célèbre François et d'Alexie Crochon, tante de François Crochon susdit, ce fut aussi un personnage important; il est syndic en 1465; plus tard, en 1476, il prête son argent à la Ville, lorsqu'il s'agit de payer aux Bernois et aux Fribourgeois la rançon exigée pour avoir pris le parti du duc de Bourgogne.

Merci à M. Mayor des détails intéressants qui font revivre pour nous cette Genève d'avant la Réforme et l'aristocratie

quartier, dont le nom de rue du Prince venu jusqu'à nous, indique la noblesse. Il convient d'en fixer ce qui reste avant de le voir transformé suivant l'esthétique toute pratique des architectes d'aujourd'hui.

Jeux d'Esprit

Solutions des Jeux d'Esprit du N° 201

Métagramme

BUSE, DUSE, MUSE, RUSE. SUSE

Mot janus

ADOS, SODA.

Ont deviné: M^{re} S. Fornachon (Baulmes), Golay (Besançon).

La prime est échue à M^{re} S. Fornachon, à Baulmes (Vaud).

Jeux d'Esprit du N° 202

Charade

On mange mon premier l'été comme l'hiver;
Et j'en fais mon régal quand ils sont en purée,
Mon deux, à ton oreille est apporté par l'air.
Trois est conjonction. De quatre la durée.
Mon tout est boulevard d'une grande cité.
Après cela, lecteur, je t'aurai trop cité.

Vieille énigme

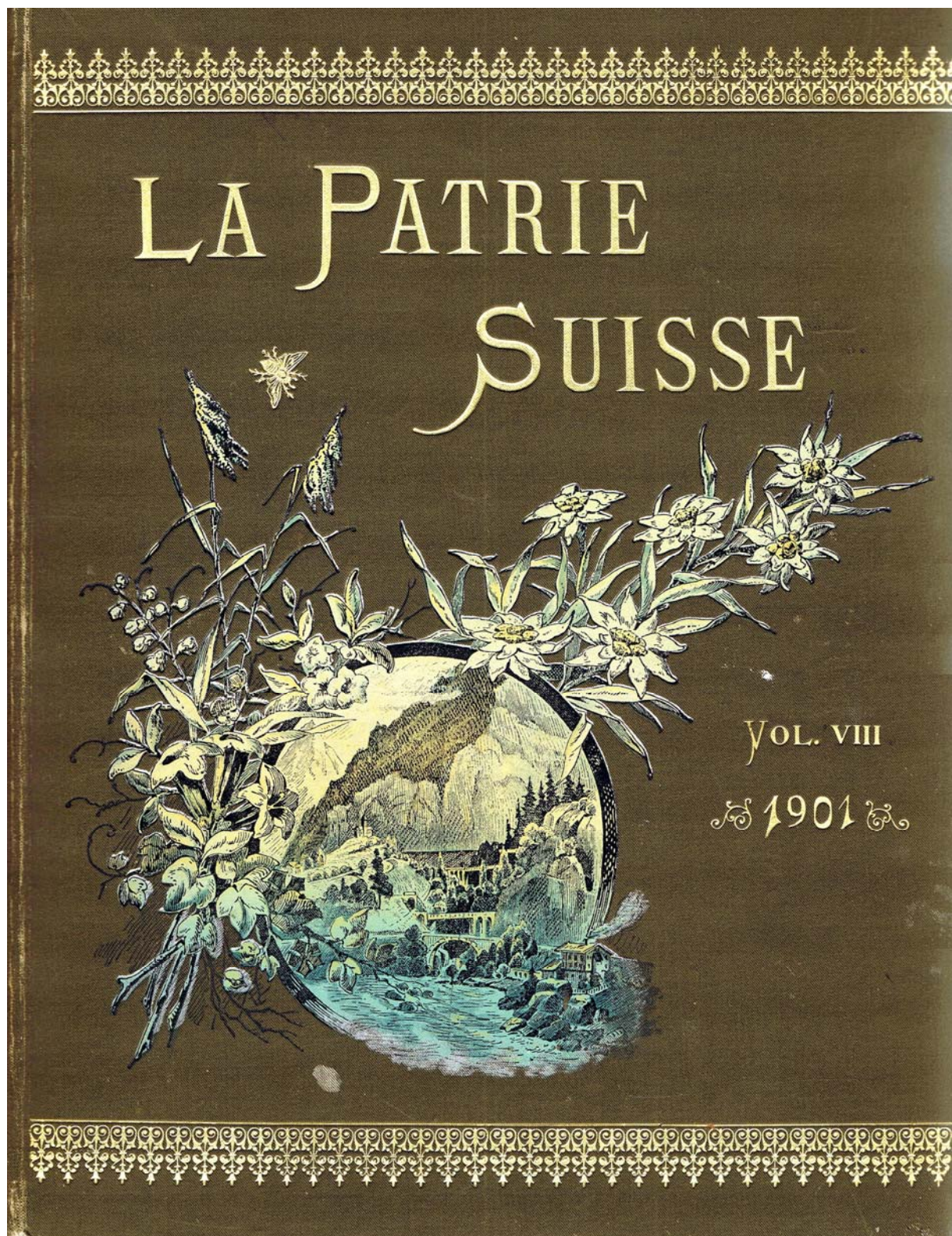
Mon origine est incertaine;
Mais on me dit communément
Ou chinoise ou napolitaine.
Je navigue très fréquemment;
Et l'empire affreux de Neptune,
Que mon sexe a tant en horreur,
Ne m'inspire point de terreur:
Quand l'homme y va chercher fortune,
Il ne l'entreprend pas sans moi.
Sans moi, faible est son espérance,
Je possède sa confiance,
Sans que je devine pourquoi;
Car chez moi ce n'est qu'inconstance,
Que faiblesse et fragilité,
Souvent une vivacité
Qu'on prendrait pour extravagance.
A me consulter, empressé,
Malgré ces défauts, plus d'un sage
A très souvent eu l'avantage
De se voir par moi redressé.

Prime à tirer au sort entre les personnes qui nous enverront les solutions justes avant le jeudi 4 juillet 1901: Une demi-livre de thé Steinmann.

Pour avoir droit à la prime, il est nécessaire que la personne désignée par le sort nous autorise à publier son nom et son adresse.

Imprimerie Suisse, rue du Commerce, 6, Genève.

Le respect de ce qui disparaît souvent dans l'indifférence générale.



Des revues annuelles somptueuses, véritable bijou éditorial.

PS

**LA PATRIE
SUISSE**

GENÈVE, N° 7
12 février 1955
62^e ANNÉE Prix: 55 ct.
(Paraît le samedi)



**COMMENT ON FAIT
UN BON VACHERIN**

**L'ORIENT-EXPRESS,
TRAIN DE LÉGENDE**

**QUAND LES ANGLAIS
PECHENT SANS EAU!**

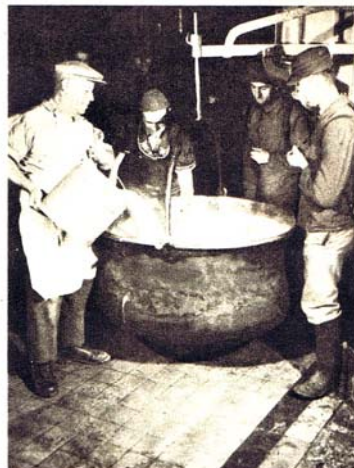
ET TOUTE L'ACTUALITÉ

JEUNE, CHARMANTE ET... CHAMPIONNE D'EUROPE

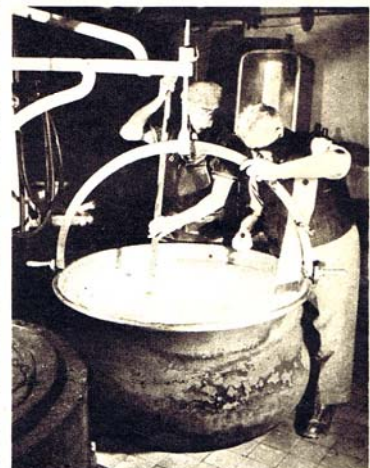
Les Championnats d'Europe de patinage artistique qui viennent de se dérouler à Budapest ont obtenu un succès considérable. Mais surtout, ils étaient placés sous le signe de la jeunesse puisque chez les messieurs, c'est le jeune Français Alain Gilletti, âgé de 15 ans qui a remporté le titre. Du côté des dames, le phénomène était encore plus frappant, les meilleures concurrentes ayant en moyenne 17 à 18 ans. Mais c'est Hanna Eigel, la benjamine, elle a 15 ans qui a battu toutes ses rivales. La voici dans un saut où elle fait preuve à la fois de perfection technique et d'élégance. A quand le titre mondial ?



1 Première opération : le filtrage du lait qui vient d'être livré par les paysans de la région.



2 C'est dans cet énorme chaudron que le lait frais, mélangé à la présure, va se cailler en une masse blanche.



3 On vient de retirer le chaudron du feu. Le lait, déjà épaissi en une matière onctueuse, est brassé lentement.

Savez-vous comment se prépare le fameux vacherin de la Vallée de Joux ?

ON aime ou on n'aime pas le fromage. Si on l'aime, c'est tout de suite une petite passion, et je me suis laissé dire que seuls les gens très évolués le mangeaient sans pain. Mais les gens qui ne l'aiment pas, en revanche, ne pourront jamais comprendre la subtilité d'épicurien que Brillat-Savarin a voulu exprimer en écrivant que « un dîner sans fromage est une belle qui n'a qu'un œil » ! Car aimer « le » fromage, c'est aimer tous les fromages : la tête-de-Maure, le chabichou, le camembert, le bleu d'Auvergne, le Hollande, ceux qui ont de la tenue et ceux qui « s'abandonnent ».

À la tête du marché suisse, on trouve le gruyère, qui coûte si cher et que peu de consommateurs savent acheter ; l'Emmenthal, qui n'est jamais apprécié comme il le mérite ; l'âtre Appenzell, presque inconnu en Romandie ; enfin le vacherin à pâte molle, fabriqué dans la Vallée de Joux, et qu'il ne faut pas confondre

avec le vacherin à pâte dure qui est d'origine fribourgeoise.

Pour fixer tout de suite nos positions gastronomiques dans le domaine, si controversé entre hommes et femmes, des fromages, nous dirons que le vacherin est aux bouches masculines ce que la crème Chantilly est aux bouches féminines. Ce n'est pas une mince gloire.

Et comme toutes les gloires, il n'est pas déplacé d'aller voir un peu dans ses coulisses de quoi elle est faite.

Sachez d'abord que le vacherin, comme les huîtres, a ses mois de prédilection. On ne le fabrique qu'en hiver, d'octobre à avril, quand le lait a son maximum de qualités internes. Ce lait, filtré au préalable, est versé avec toute sa crème dans un gros chaudron de cuivre, sous lequel est entretenue une chaleur constante de 25 degrés Réaumur (31 degrés centigrades). Par un mélange de présure, on obtient un caillage homogène au bout d'une demi-heure déjà. On bras-

7 Après avoir été ainsi morcelée et après un repos de 20 minutes, la masse granuleuse est mise...



2

8 ...dans des moules cylindriques qui sont perforés pour permettre l'écoulement complet du petit-lait.



9 Pour accélérer le travail, le contenu de chaque petit moule est versé dans un moule plus haut.





4 Il est indispensable que la température du chaudron soit maintenue à 25 degrés, si l'on veut une qualité parfaite.



5 Pendant la demi-heure que dure la cuisson du lait, on peut déjà retirer une partie du petit-lait aigret.



6 La masse blanche est brassée avec un instrument composé de fils de fer tendus sur un cadre.

se cette masse blanche avec un instrument composé de fils de fer tendus sur un cadre ; non point pour lier cette pâte, mais au contraire pour l'émietter. Après un repos de vingt minutes, elle est devenue granuleuse. On la verse alors dans des moules cylindriques, perforés au fond et sur les flancs, afin de laisser fuir tout le petit-lait (qui servira à l'alimentation des petits bestiaux). Il faut généralement cinq heures pour cette opération de « séchage ». La masse du laitage, parfaitement égouttée mais encore fraîche, est alors retirée des moules, tranchée en disques réguliers, et chacun de ces disques est immédiatement cerclé d'un mince ruban de bois de sapin qui a été préalablement assoupli dans l'eau. A ce stade, la fabrication est virtuellement achevée. Toutes les manipulations qui suivent concourent à la maturation du vacherin. Les fromages sont transportés sur des rayons, dans une cave où règne une température tou-

jours égale de 15 degrés. Tout un mois, jour après jour, ils seront salés, retournés, raclés. Ils « se font » ; on les surveille, on les soigne, on les aère, on les tâte ; bref : on les pousse à prendre cet « âge » qui les rendra délectables. Enfin, arrivés « à point », ils sont emballés dans leur typique caissette ronde en sapin, et livrés à la consommation.

Pour obtenir un kilo de vacherin, il faut sept litres de lait frais. Du lait sain, gras, d'une forte teneur de crème, qualités que peuvent seules fournir les vaches nourries dans les pâturages du Jura vaudois.

Le processus est simple, comme on voit. Le tout est de posséder la science, le « tour de main » de cette simplicité qui d'un rien sait tirer une délicatesse de gourmet. Les Grecs du temps d'Ulysse n'hésitaient pas à trouver dans le biscuit de leurs dieux en voyage du pain bis et du « fromage crémeux ». C'était déjà du vacherin. Avant le nom. m. m.



Les vacherins mûrissent dans une cave, à la température de 15 degrés. Durant un mois, ils sont salés, retournés et raclés, jusqu'à ce qu'ils prennent leur belle teinte brune. Ils sont alors expédiés en caissettes rondes de bois de sapin.

10 Après cinq heures de repos, on procède à l'opération délicate du démoulage.



11 Complètement asséchée, la masse est ensuite découpée en disques plus ou moins réguliers.



12 Chacun de ces disques est cerclé d'un mince ruban de bois de sapin qui lui donnera son goût particulier.



Pour une fois, le vacherin à l'honneur.



La Patrie suisse introduit la couleur désormais indispensable à tout journal.



Le Grand Nord canadien n'est plus aujourd'hui le pays des huttes de neige, où les Esquimaux passent leur vie à chasser l'ours et le phoque. C'est un pays où la civilisation a mis beaucoup d'empreintes. Mais entre ces minuscules agglomérations humaines, les distances sont si démesurées ! Cet indigène, avec sa belle chemise bariolée et ses confortables gants de peau, ne doit pourtant pas illusionner sur la richesse du pays. Le pays est très pauvre. Si le chien a le museau rouge, c'est parce qu'il vient de manger de la viande de phoque. L'arrivée de l'ambulance du ciel l'a interrompu dans son maigre festin.

A 7 heures du matin, sur le rivage de Goose Bay, l'« ambulance du ciel » est prête à prendre le départ pour Hébron. Il a fallu attendre douze heures une éclaircie. Mais l'arc-en-ciel présage la fin de la tempête. Les petits malades, cause de l'appel urgent de la veille, pourront être secourus.

DANS le Grand Nord canadien — cette région de forêts, de toundras, d'immensités glacées, qui se situe entre le 60e et le 80e parallèles, limité à l'est par le Labrador et à l'ouest par l'Alaska — l'avion, équipé de flotteurs pour pouvoir se poser sur la mer ou de skis pour descendre sur la neige, est, littéralement, l'unique moyen de communication rapide entre les villages esquimaux essaimés à des centaines de kilomètres les uns des autres. Quelle que soit la saison — celle du soleil de minuit ou celle du blizzard — ces villages, à cause des distances inimaginables qui les isolent, n'ont entre eux que des rapports d'urgence, dont le plus fréquent a pour cause la maladie. En périodes ordinaires, l'avion, hebdomadaire ou, parfois, mensuel ! — ne transporte guère que

des trappeurs de fourrures, des caisses de vivres, ou un fonctionnaire en tournée administrative. Ces avions appartiennent au C. A. R. C. (Canadian Air Royal Corps) et ont leur base d'attache dans deux ou trois localités plus importantes que les autres par le fait qu'elles possèdent un hôpital, un service de chirurgie, des médecins venus d'Amérique ou d'Europe. Il suffit d'un appel lancé par radio — car selon le modernisme des U.S.A., l'habitat le plus isolé est muni, lâ-bas, d'un poste émetteur — pour qu'un avion hors horaire prenne l'air et aille chercher le blessé ou le patient n'importe où, le plus souvent par des conditions atmosphériques épouvantables : brouillards impénétrables ou tempêtes de neige à effrayer les loups. Ceux qui requièrent ces secours d'urgence



Avec les dans le





L'avion est arrivé à Hébron, petit port de la pêche au hareng, qui ne compte que 200 habitants. Les maisons en maçonnerie, sur le rivage, appartiennent à des Blancs ou à des compagnies de commerce. Les indigènes vivent dans des baraquas de bois.



Tels étaient les gens de bonne volonté qui, après que l'avion eut réussi à se poser sur les flots démontés de l'anse d'Hébron, saisirent les amarres et tirèrent l'appareil jusqu'au ponton de débarquement. Les Esquimaux appartiennent à la race jaune.



Skip, le pilote civil, a profité de son voyage d'urgence pour approvisionner les habitants en carburant. Il leur ouvre des fûts de benzine où ils pourront venir puiser presque gratuitement, afin d'alimenter leurs lampes et leurs fourneaux.

« Ambulances du Ciel » Grand Nord canadien

sont généralement des parturiantes en danger, des enfants dont l'état exige une intervention chirurgicale immédiate, des accidentés avec des fractures ouvertes. La rapidité de ces avions légers, le nombre de vies qu'ils ont sauvées les ont fait surnommer les « ambulances du ciel ».

A Goose Bay (voir la carte ci-jointe), vers 7 heures du soir, la nuit étant déjà complète, le caporal de service au poste récepteur démêla, à travers les milliers d'ondes qui ne lui étaient pas destinées un appel personnel venu d'Hébron, minuscule pêcherie de harengs, à 500 kilomètres plus au nord. On lui signalait deux cas graves de tuberculose et une appendicite aiguë ; le médecin en tournée réclamait une hospitalisation immédiate. Ce soir-là, comme par malchance, les trois avions du C. A. R. C. effectuaient une mission militaire. Mais par téléphone, le planton put atteindre un pilote civil, spécialisé dans ce genre de voyages périlleux et ayant quelque 10.000 heures de vol à son actif. De l'avis de cet homme, s'envoler pour Hébron cette nuit équivaudrait à un suicide inutile, tant le brouillard était épais. Mais, comme le bulletin météorologique annonçait l'éclaircie pour le lendemain, il a quand même dit oui ; il partira.

A 7 heures du matin, il était sur la piste d'envol, vérifiant ses ca-

bles, ses manettes, sa jauge d'essence. Vêtu d'une scaphandre de fourrure, chaussé de bottes, il porte aussi un coutelas à la ceinture. Cela peut servir...

Après 4 heures de vol dans un ciel absolument bouché, au-dessus de forêts sans une clairière, d'étendues désertiques et marécageuses où une panne aurait été fatale, Hébron est en vue. La mer est si démontée que le fait de se poser sur l'eau tient du prodige. Enfin, ça y est. Sur le rivage, le pasteur, qui a lancé le message la veille, et sa femme qui est infirmière, aidés de nombreux Esquimaux jaunes et souriants, parviennent à saisir les amarres et à apponter l'appareil.

Hébron compte 200 habitants ; seuls le pasteur, sa femme et l'épicière sont des Blancs. Les maisons indigènes ne sont que des baraques délabrées : une unique pièce dont le mobilier se réduit à un cadre de bois où s'entassaient des couvertures, un poêle à bois, de vieilles caisses de produits alimentaires, des bidons à pétrole. « Un pays où les chiens sont maigres en dépit de la graisse de phoque ! »

Vers 16 heures, les trois malades (deux filles et un garçon) sont installés dans la carlingue et l'avion reprend l'air, après des adieux

brusqués, car les Esquimaux ont le cœur sensible, et bien qu'ils ne doutent ni de l'habileté du pilote ni de la science des médecins en blouse blanche, ils étaient inquiets de cette longue traversée pour leurs petits. Qui ne l'aurait été ?

Ce n'est que vers 21 heures que l'avion put reprendre contact avec la tour de contrôle de Goose Bay, dans un ciel absolument noir, au terme d'un voyage effectué presque à l'aveuglette. Puisque les petits malades avaient échappé à la mort possible du trajet, ils étaient

sûrs maintenant d'être guéris par les docteurs « du Sud », le sourire des infirmières qui les accueillirent à leur descente d'avion leur en fut garant.

Et Skip — l'intrépide pilote civil — ayant remis son appareil au hangar, s'en alla boire sa bière traditionnelle et faire sa partie de cartes, comme si de rien n'était. Est-ce qu'il vaut la peine de parler de 500 kilomètres sur un « manche à balai » ? Ce sont des bagatelles de femme !

Le soleil se couchait déjà et le large s'emplissait de mauvais nuages lorsque l'avion de Skip s'apprêtait au retour vers Goose Bay. Les parents des petits malades étaient inquiets ; les enfants, eux, oublièrent un instant leurs tuberculoses et leur appendicite pour la joie d'un voyage en avion. Ils ne reviendront dans leur village natal qu'à la belle saison.



La Patrie suisse s'ouvre au monde.

POPOL ET VIRGINIE AU PAYS DES LAPINOS

(Copyright by Casterman)

Dessins d'Hergé



(A suivre)

Comme l'Echo illustré le fait depuis des lustres, elle propose du Hergé. Pourtant, en 1956, l'album de Popol et Virginie a déjà paru aux Editions Casterman, petit format, en souple.